

Le de La Tour italien de Cuzin. Une réflexion logique sur l'avéré en histoire de l'art

The Italian de La Tour of Cuzin. A logical approach to proof in art history

Franck Leprévost¹

¹ Université du Luxembourg

RÉSUMÉ. L'artiste français du 17^{ème} siècle Georges de La Tour a-t-il séjourné en Italie ? A-t-il peint la toile intitulée *Diogène* ? Dans un ouvrage paru en 2021, l'historien de l'art Jean-Pierre Cuzin développe un argumentaire en faveur d'une réponse affirmative aux deux assertions. Nous analysons la logique de cet argumentaire, et montrons son insuffisance pour arriver à une conclusion.

ABSTRACT. Was the 17th century French artist Georges de La Tour in Italy? Did he paint the canvas entitled *Diogenes*? In a book published in 2021, the art historian Jean-Pierre Cuzin develops arguments in favor of an affirmative answer to the two statements. We analyze the logic of the arguments and show that they are not persuasive to reach a conclusion.

MOTS-CLÉS. de La Tour, analyse épistémologique, logique, raisonnement circulaire, preuve.

KEYWORDS. de La Tour, epistemology, logic, circular reasoning, proof.

« Je n'explique rien, je m'approche du mystère. Savoir ne consiste pas à supprimer le mystère, mais à le cerner. Savoir consiste d'abord à savoir ce qu'on ne sait pas. Je dois enlever les couches superficielles, celles qui se résolvent, pour toucher le cœur concret du mystère. » (E.-E. Schmitt, 2021, p. 515-516).

Si les questions artistiques relèvent traditionnellement du domaine de compétence des historiens de l'art, des représentants d'autres disciplines s'en emparent parfois. Ces « ingérences » ne se font pas sans heurts. Ainsi des philosophes, et non des moindres, se sont autorisés à aborder ces sujets en dehors de toute compétence pratique, parfois en adoptant des lectures « créatives » d'œuvres – on pense évidemment au van Gogh de Heidegger [Shapiro, 1968] –, alors que d'autres, tels Max Dessoir (cité dans [Salucci, 2016, p. 48]), se sont demandé de quel droit ils s'y aventuraient, en traitant de ce qu'ils ne connaissaient pas. En proposant d'approcher certaines questions artistiques en mathématicien, plus précisément en logicien en l'occurrence, nous sommes conscient de nous exposer aux mêmes interrogations, voire aux mêmes reproches, voire à d'autres encore.

Le cas récent sur lequel nous portons notre regard ne concerne pas la relation entre philosophes et historiens de l'art par œuvres interposées. Notre prise de risque est plus grande. Il s'agit ici en effet de la relation entre l'historien de l'art et les deux composantes premières de son métier : l'histoire et l'art. Nous examinons un cas particulier, par logique interposée en quelque sorte.

Dans son très bel ouvrage sur Georges de La Tour, paru en 2021 aux éditions Citadelles et Mazenod (Cuzin, 2021) ainsi que dans une conférence donnée à l'Institut de France (Cuzin, 2022), Jean-Pierre Cuzin, conservateur général du Patrimoine et ancien conservateur au département des Peintures du musée du Louvre, se prononce sur deux questions : la formation du peintre Georges de La Tour (1593 - 1652) s'est-elle déroulée en partie en Italie au tournant du 17^{ème} siècle ? Georges de La Tour a-t-il peint le tableau baptisé *Diogène* ?

Concernant la première question, Cuzin déclare ne pas y avoir cru pendant longtemps, avant de réviser son jugement pour y croire maintenant. Sa récente conviction s'appuie sur son attribution du

Diogène à La Tour. Nous procémons dans ce qui suit à une analyse de l'argumentaire, clair malgré sa prudence, développé autour de ces deux questions par Jean-Pierre Cuzin dans les deux sources précitées, et qui l'a conduit à changer d'avis. Notre analyse est indépendante de toute connaissance préalable sur La Tour et son œuvre. Répétons-le au besoin : elle ne s'attache qu'à l'architecture de la logique employée par Cuzin dans son ouvrage et dans sa conférence. Elle ne vise pas à apporter une réponse aux deux questions, mais à savoir si l'argumentaire est convaincant.

Notre analyse épistémologique utilise l'ensemble de la conférence. Concernant l'ouvrage, que nous avons évidemment lu dans son entiereté, nous nous focalisons essentiellement sur le premier chapitre, consacré à la jeunesse et la formation de Georges de La Tour, puisqu'il comporte les deux questions et les argumentaires afférents (nous signalons avoir relevé à d'autres endroits de l'ouvrage des affirmations sujettes aux mêmes critiques que celles dont il est question dans la suite). Quatre parties le composent, portant sur « Les premières années », « Une formation à Paris ? », « Le voyage en Italie », et la dernière sur un tableau que Cuzin baptise *Diogène*.

Le dernier paragraphe de la première partie du premier chapitre stipule (Cuzin, 2021, p. 23) que « Aucun document ne mentionne La Tour en Lorraine avant le 20 octobre 1616 [...] Il y a donc toute la place pour supposer un voyage, plusieurs voyages, pendant lesquels, avant vingt-trois ans, le jeune homme a pu recevoir sa formation ». Premièrement, au risque d'être pédant, la réalité des choses n'est pas qu'aucun tel document n'existe, mais qu'aucun tel document, s'il existe, n'a été trouvé. En l'absence de preuve de l'inexistence d'un tel document, il eût été plus exact d'écrire « Aucun document *connu à ce jour* ne mentionne ... ». Deuxièmement, en l'absence d'information, on peut effectivement tout imaginer, y compris des voyages. Mais il convient de garder en tête que dire que La Tour a effectué un ou des voyages formateurs relève de l'hypothèse pure et simple tant que rien d'autre ne vient l'étayer.

Avant d'entrer dans les deux parties suivantes, observons l'absence notable de point d'interrogation du titre de la troisième partie concernant l'Italie, à la différence de celui de la deuxième concernant Paris. Cette différence de ponctuation semble indiquer que les deux destinations ne suscitent par le même niveau de doute pour l'auteur.

Concernant une éventuelle formation à Paris, et même un éventuel séjour de La Tour à Paris dans sa jeunesse, Cuzin reste très prudent. Il cite un document daté du 12 décembre 1613 faisant état d'un Georges La Tour, maître peintre à Paris, « Mais s'agit-il de notre peintre ? » se demande-t-il avec raison (p. 25). De nombreuses phrases de cette partie se terminent par des points d'interrogation, traduisant l'incertitude de l'auteur, d'autant plus qu'il rappelle que le Paris de ces années-là ne brillait pas par la prolifération « des œuvres témoignant d'un réel renouveau », et donc que « l'on voit mal quelle formation le jeune homme a pu recevoir à Paris vers 1610-1613 » (p. 25). Nous suivons Cuzin dans son constat : en l'état actuel des connaissances, on ignore si La Tour a séjourné à Paris dans ses jeunes années.

Disons-le d'emblée : l'argumentaire développé dans les deux dernières parties (p. 27 – 47) par Cuzin pour asseoir la conviction que La Tour se soit rendu en Italie nous paraît bien faible et lacunaire. Cuzin commence par rappeler que « La question divise les historiens. Nulle preuve formelle, nul document n'atteste la présence de l'artiste au-delà des Alpes. » Cette première phrase se trouve atténuée par son prolongement immédiat : « l'absence de tout témoignage avant 1616 sur sa présence en Lorraine autorise toutes les hypothèses sur une formation lointaine ». Cette seconde assertion est certes correcte : on peut s'autoriser à tout imaginer. Mais là encore, il faut garder bien en tête que l'on parle d'hypothèses. Cuzin rappelle alors les différentes positions des historiens d'art sur la question de la présence ou non de La Tour en Italie. À la supposition de Hermann Voss, à la quasi-certitude de Jacques Thuillier (partagée par la majorité des historiens d'art italiens) que La Tour a effectivement été en Italie, Cuzin rappelle le refus d'une telle hypothèse par les historiens d'art anglais. Cuzin rappelle également que sa position a été pendant longtemps similaire à celle de

ces derniers (et singulière parmi les historiens d'art français). Pour lui aussi jusqu'alors, « le voyage en Italie, s'il n'est pas impossible, ne serait pas indispensable pour expliquer la peinture de La Tour ».

Cependant, Cuzin semble avoir changé de conviction. Il cite alors des éléments qu'il estime en faveur de la présence de La Tour en Italie. Le premier est un rappel de la « fascination des artistes lorrains pour Rome et la péninsule », en citant de nombreux artistes y ayant effectivement séjourné, notamment parce que Rome (et non Paris) était le « centre artistique de l'Europe » sous l'impulsion donnée quelques années auparavant par le Caravage (1571 – 1610). Le second est que « La Tour a pu venir très tôt à Rome, profitant d'un de ces voyages groupés autour d'un seigneur, d'un ambassadeur ou d'un ecclésiastique [...] ». Puis, « si l'on accepte l'hypothèse, qui le jeune La Tour put-il fréquenter à Rome ? ». Tout en rappelant l'imprécision historique qui entoure la deuxième décennie du siècle, Cuzin cite une liste d'artistes qui sont « peut-être » arrivés dans des dates compatibles. Les « peut-être » prudents se poursuivent jusqu'à la quatrième partie. Jusque-là, ces faisceaux ne semblent pas suffisants pour l'emporter. Ils étaient connus ou inconnus depuis longtemps, notamment de Cuzin avant l'élaboration de son ouvrage, et guère de nature à faire penser que La Tour avait été à Rome (ou même en Italie) plutôt que non.

Le véritable changement de l'intime conviction de Cuzin vient du tableau donnant son titre à la quatrième partie (les arguments invoqués par Cuzin pour baptiser ce tableau n'ont pas d'importance dans notre analyse). Reproduit p. 37 de son ouvrage, paraissant dans sa conférence (Cuzin, 2022, 14'06''), cette œuvre est actuellement dans une collection privée.

Cuzin commence cette partie en disant que « Il manquait jusqu'à présent un document incontestable, pièce d'archives ou tableau documenté, qui attestât la présence de Georges de La Tour à Rome ou ailleurs en Italie » (p. 36). Cuzin poursuit : « Cette pièce attestant le voyage outremorts, nous croyons l'avoir trouvée ». Ce qui choque l'esprit cartésien est la phrase immédiatement suivant cette affirmation, ou plutôt sa juxtaposition avec la précédente. La voici *in extenso* : « Il s'agit d'un tableau – autrefois dans la collection Cook à Richmond – qui n'est ni signé ni certifié par une commande ou sa présence sur un inventaire du XVII^e siècle, ni même cautionné par une attribution ancienne. Mais il porte tous les caractères de l'art de La Tour, contient sa peinture future en puissance, en devenir, et signifie ce que le jeune Lorrain a pu voir et apprendre en Italie. Fut-il exécuté au retour de la péninsule ou plutôt, comme nous le pensons aujourd'hui, là-bas ? »

Pour nous, l'argument de Cuzin est non seulement infondé, circulaire, mais en contradiction avec les critères qu'il définit lui-même. En effet, on se demande bien comment un tableau qui n'est ni signé, ni certifié, ni inventorié pourrait constituer, à lui seul, une pièce incontestable. La suite de son argumentaire, disant que ce tableau porterait en lui-même les signes de La Tour relève de l'acte de foi, et de rien d'autre. Ce qu'admet l'auteur, avec une prudence tardive au regard de la témérité des affirmations précédentes, lorsqu'il écrit plus loin (p. 39) : « Assurer que le *Diogène* est de La Tour ne peut reposer que sur une conviction, et nous sommes dans le domaine de l'indémontrable. » Effectivement, jusqu'à plus ample informé. Quant à la circularité du syllogisme, elle est flagrante en cela qu'elle lie deux questions et une affirmation : Le *Diogène* est italien, La Tour en Italie, La Tour auteur du *Diogène*.

Plus loin, un trouble multiple nous saisit de nouveau à la lecture de « car s'il est possible que le tableau ait été exécuté en Lorraine à une date très précoce, au retour de la péninsule, il semble quasi certain que nous ayons affaire à une œuvre exécutée en Italie vers 1613 – 1615 » (p. 39-40). Le premier trouble est que la phrase dit une chose et son « quasi contraire ». Le second, en admettant un séjour de La Tour en Italie, est la précision de la datation de l'œuvre. D'ailleurs, dans sa conférence donnée en février 2022, l'image montrant le tableau indique qu'il est d'avant 1616 (Cuzin, 2022, 14'06''). Au cours de cette conférence, l'auteur déclare que le tableau « daterait des

années 1612, avant qu'il ne revienne en Lorraine. [...] C'est un tableau qu'il me paraît très intéressant de comparer, et ça nous montre peut-être qui La Tour à Rome, puisqu'un tel tableau a manifestement été peint à Rome, qui il a pu fréquenter ». Sans surprise, l'argumentaire donné dans la conférence présente des faiblesses comparables à celles du livre avec des affirmations sans justifications. Il n'est pas précisé si la datation de l'œuvre s'appuie sur des méthodes scientifiques. Alors pourquoi l'œuvre serait-elle aussi ancienne qu'il est affirmé, et surtout à l'année près ? Ensuite, quel argument indiscutable permet d'affirmer que le « tableau a manifestement été peint à Rome » ? Et quand bien même, cela ne prouverait pas que La Tour en soit l'auteur.

Quittons la conférence pour revenir au livre : vient ensuite un rappel sur la présence, avérée celle-là, du peintre espagnol Ribera (1591 – 1652) à Rome, et de son influence picturale sur La Tour. « C'est à son contact, croyons-nous, que fut peint le *Diogène*. Rien n'interdit en effet d'imaginer une rencontre à Rome, vers 1613 – 1615, de l'Espagnol et du Lorrain. » Viennent ensuite d'érudites considérations et rapprochements entre les œuvres de Ribera et le *Diogène*, sur lesquels s'appuie Cuzin pour aussi « replacer Georges de La Tour parmi les peintres français de sa génération [...], formés en Italie et dont beaucoup ont travaillé à Rome de longues années, certains même s'y fixant » (p. 44-45).

La faiblesse de la logique du raisonnement frappe à nouveau. Résumons.

Rien ne prouve que le *Diogène* soit de La Tour. Rien ne prouve non plus que ce *Diogène* ait été peint en Italie. Il n'est pas davantage prouvé que ce tableau ait été peint en 1612 – 1615. Rien ne prouve que La Tour se soit rendu en Italie. Enfin, tant la comparaison du *Diogène* avec d'autres œuvres de Ribera pour marquer l'influence de Ribera sur La Tour d'une part, que l'annexion de La Tour à un groupe de peintres français ayant travaillé et vécu en Italie d'autre part, semblent développées de manière artificielle pour coller à toute force à trois idées préconçues : le *Diogène* est d'inspiration italienne, La Tour est allé en Italie, l'Italie a guidé sa main dans la peinture du *Diogène*. Les éléments avancés par Cuzin pour forger sa conviction nouvelle sur ces trois idées ne tiennent pas. Ils n'ont la force ni d'une vérité prouvée, ni d'une probabilité supérieure à celle obtenue par un tirage à pile ou face du fait de la circularité du raisonnement invoqué. *A fortiori* lorsqu'on connaît les fluctuations que connaissent les attributions d'œuvres à des peintres d'un historien d'art à l'autre, et que rappelle Cuzin lui-même à l'occasion.

Qu'on s'entende : la position nouvellement défendue par Cuzin est peut-être la bonne, mais pas en raison des arguments qu'il invoque. En l'état, ces arguments sont un cas d'école de raisonnement circulaire.

L'art de La Tour ne peut-il s'expliquer que par l'Italie, la fréquentation des œuvres du Caravage et de ses émules directs ? En d'autres termes, a-t-on besoin de l'hypothèse italienne ? Le *Diogène* est-il de la main de La Tour ? Cuzin le croit. Cette croyance est respectable. Le savoir attendra.

Notre analyse épistémologique n'enlève rien à l'ampleur de la tâche à laquelle s'est attelé Cuzin dans son remarquable ouvrage sur La Tour, un peintre encore peu étudié, dont peu d'œuvres sont parvenues jusqu'à nous, et dont une grande partie de l'existence reste à ce jour un mystère. Le livre de Cuzin est d'une grande beauté, très documenté, érudit et une joie pour qui a la chance d'y accéder. L'enquête à laquelle il s'est livré est difficile. Son enthousiasme est contagieux, son travail colossal.

Toutefois, nous n'avons pu retenir le réflexe « de ne recevoir jamais aucune chose comme vraie que je ne la connusse évidemment être telle : c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute » (Descartes, 2021, p. 25-26) à la lecture de l'argumentaire employé par Cuzin pour ses assertions. Plus généralement : alors que règne à notre époque un glissement du sens des mots et des

affirmations, où « tout se vaut » ou tend à s'égaliser, il apparaît salutaire de rester vigilant sur les différences entre l'avéré et le non-avéré. Prenons garde à ce que l'érosion du temps ne gomme ces différences essentielles : une hypothèse, même répétée à l'envi, même portée par une croyance intime ou par un souhait, n'est pas un fait.

Bibliographie

- Cuzin, J.-P. (2021). *La Tour*. Éditions Citadelles & Mazenod.
- Cuzin, J.-P. (2022). Georges de La Tour aujourd’hui. Conférence donnée à l’Institut de France le lundi 14 février 2022. <https://www.youtube.com/watch?v=g1LsaezV6Vs> (consulté le 23/9/2022).
- Descartes, R. (1637). *Discours de la Méthode*. Éditions Librio, N° 299 (2021).
- Salucci, M. (2016). Le Van Gogh de Heidegger et le Velázquez de Foucault. Une réflexion sur deux *erreurs philosophiques*. *Essais* 8, p. 48 – 73 (2016). <http://journals.openedition.org/essais/5003>
- Shapiro, M. (1968) The Still Life as a Personal Object – A Note on Heidegger and van Gogh. In : Simmel, M.L. (eds) *The Reach of Mind*, p. 203-209. Springer, Berlin, Heidelberg. https://doi.org/10.1007/978-3-662-40265-8_14
- Schmitt, E.-E. (2021). *La traversée des temps – I – Paradis Perdus*. Éditions Albin Michel.

Biographie

Ancien chercheur et professeur en mathématiques pures au CNRS, à l’Université Joseph Fourier (France), au Max Planck-Institut für Mathematik à Bonn, à la Technische Universität Berlin (Allemagne), Franck Leprévost est actuellement professeur d’informatique à l’Université du Luxembourg, dont il a été le vice-président de 2005 à 2015. Il y dirige le Laboratoire d’Algorithmique, Cryptologie et Sécurité.

Derniers ouvrages parus

- Leprévost, F. (2021). Universités et civilisations – Concurrence académique mondiale et géopolitique. ISTE.
- Leprévost, F. (2022). How Big is Big? How Fast is Fast? A Hands-On Tutorial on Mathematics of Computation. Revised Edition. Amazon.
- Leprévost, F. (2022). What Counts? A Hands-On Tutorial on Calculus. Amazon.